

# QUESTION

*Proposée par l'Academie de Dijon.*

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, & si elle est autorisée par la Loy naturelle.

# DISCOURS

*SUR L'ORIGINE, ET LES FONDEMENTS  
DE L'INEGALITE' PARMY LES HOMMES.*

EST de l'homme que j'ai à parler, & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes, car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les sages qui m'y invitent, & je ne ferai pas mécontent de moi même si je me rends digne de mon sujet & de mes juges.

JE conçois dans l'Espece humaine deux sortes d'inégalité; l'une que j'appelle naturelle ou Phisique, parce qu'elle est établie par la Nature, & qui consiste dans la différen-

ce des âges, de la santé, des forces du Corps, & des qualités de l'Esprit, ou de l'Ame; L'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des Hommes. Celle-ci consiste dans les differents Privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puissans qu'eux, ou mêmes de s'en faire obéir.

ON ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité Naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce  
feroit

feroit demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux, que ceux qui obéissent, & si la force du Corps ou de l'Esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puissance, ou de la Richesse: Question bonne peut être à agiter entre des Esclaves entendus de leurs Maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

DE quoi s'agit il donc précisément dans ce Discours? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le Droit succédant à la Violence, la Nature fut soumise à la Loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, & le Peuple à acheter un repos en  
A 2 idée,

idée, au prix d'une félicité réelle.

LES Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de Nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'Homme dans cet état, la notion du Juste & de l'Injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile: D'autres ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir; D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le Gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité, & de gouvernement pût exister parmi les Hommes: Enfin

tous,

tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs, & d'orgueil, ont transporté à l'état de Nature, des idées qu'ils avoient prises dans la société; Ils parloient de l'Homme Sauvage, & ils peignoient l'homme Civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'Etat de Nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoutant aux Ecrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Déluge, les Hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de Nature, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque Evenement ex-

traor,

traordinaire : Paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout à fait impossible à prouver.

COMMENÇONS donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans les quelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des verités historiques, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques & conditionnels; plus propres à éclaircir la Nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Phyficiens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'état de Nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former

mer des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des Etres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plutôt, oubliant les temps & les Lieux, pour ne songer qu'aux Hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athenes, repétant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platon & les Xenocrates pour Juges, & le Genre-humain pour Auditeur.

O Homme, de quelque Contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; Voici ton histoire telle que j'ai cru la lire,

B

non

non dans les Livres de tes semblables qui font menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui fera d'elle, fera vrai: Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les temps dont je vais parler font bien éloignés: Combien tu as changé de ce que tu étois! C'est pour ainsi dire la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter; Tu chercheras l'âge auquel tu desirois que ton Espece se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent, par des raisons qui annoncent à ta Postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être

vou-

voudrois tu pouvoir rétrograder; Et ce sentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi.



B 2

PRE-

## PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'Homme, de le considérer dès son origine, & de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier Embryon de l'espèce; je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs: Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Sytème animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est; Je n'examinerai pas, si, comme le pense Aristote, ses ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochües; s'il n'étoit point velu comme un ours, & si marchant à quatre pieds, (\* 3.) ses regards dirigés vers la Terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractere,

tere, & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues, & presque imaginaires: L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes sont encore trop incertaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la baze d'un raisonnement solide; ainsi, sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, & sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages, & qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens, je le supposerai conformé de tous temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres,

nôtres, portant ses regards sur toute la Nature, & mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

EN dépouillant cet Etre, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; En le considérant, en un mot, tel qu'il a dû fortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous: Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier Ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, & voilà ses besoins satisfaits.

LA Terre abandonnée à sa fertilité naturelle

relle (\* a.), & couverte de forêts immenses que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins & des retraites aux animaux de toute espèce. Les Hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, & s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des alimens divers (\* 4.) que les autres animaux se partagent, & trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux. (\* 4.)

ACCOUTUMÉ'S des l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nus & sans armes leur vie & leur Proye

contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les Hommes se forment un temperament robuste & presque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente constitution de leurs Peres, & la fortifiant par les même exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts, & robustes ceux qui sont bien constitués & fait périr tous les autres; différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les Enfans onéreux aux Péres, les tue indistinctement avant leur naissance.

LE corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice,

ce, les autres sont incapables, & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, feroit il si vite à la Course? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme Sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inegal encore, mettez-les nuds & des-armés vis-à-vis l'un de l'autre, & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout

evenement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec foi. (\* 5.)

HOBBS prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer, & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, & Cumberland & Puffendorff l'assurent aussi, que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de Nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas, & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal Physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances

rars

rars dans l'état de Nature, où toutes choses marchent d'une manière si uniforme, & où la face de la Terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels, qu'y causent les passions, & l'inconstance des Peuples réunis. Mais l'homme Sauvage vivant dispersé parmi les animaux, & se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison, & sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours, ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste; agile, courageux comme ils sont tous, armé de pierres, & d'un bon bâton, & vous verrez que le peril fera tout au moins réciproque, & qu'après plusieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces qui n'aiment point à

s'atta-

s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis à vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presque assuré; il a par tout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la Nature à servir de pâture à l'autre.

D'AU-

D'AUTRES ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espèce; Tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au sujet de l'Enfance, que la Mere portant partout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller, & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce dan-

ger

ger est commun à cent autres espèces, dont les petits ne font de longtems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'Enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore (\* d.) à peu près égal en ce point, (\* d.) quoi qu'il y ait sur la durée du premier âge, & (\* 6.) sur le nombre des petits, (\* 6.) d'autres règles, qui ne font pas de mon Sujet. Chez les Vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; Et comme la vie Sauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'aperçoive qu'ils cessent d'être, & presque sans s'en appercevoir eux mêmes.

A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines & fausses déclamations, que font contre la Medecine la plûpart des gens en santé; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les Pays, où cet art est le plus négligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin; Et comment cela pourroit il être, si nous nous donnons plus de maux que la Medecine ne peut nous fournir de Remedes! L'extrême inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oïfiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de satisfaire nos appetits & notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffants & les accablent d'indigestions, la mauvaise nourritu-

re

re des Pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à furchager avidement leur estomac dans l'occasion, les veilles, les excès de toute espece, les transports immodérés de toutes les Passions, les fatigues, & l'épuisement d'Esprit, les chagrins, & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpetuellement rongées; Voilà les funestes garands que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la manière de vivre simple, uniforme, & solitaire qui nous étoit prescrite par la Nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque affurer, que l'état de réflexion est un état contre Nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la  
bonne

bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on fait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des Sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains Remedes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siège de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de Nature n'a donc guères besoin de remedes, moins encore de Medecins; l'espece humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres,

& il est aisé de favoir des Chasseurs si dans leurs courtes ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées, qui ont eu des os & même des membres, rompus & repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre regime que leur vie ordinaire, & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de Drogues, ni extenués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la medecine bien administrée, il est toujours certain, que si le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à espérer que de la Nature; en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la notre.

GAR-

GARDONS nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes, que nous avons sous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Âne même ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, & de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domestiques, & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter, & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abatardir. Il en est ainsi de l'homme même: En devenant sociable & Esclave, il devient foible, craintif, rampant, & sa manière de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois sa for-

C 2

ce

ce & son courage. Ajoutons qu'entre les conditions Sauvage & Domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal, & l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

CE n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les Païs chauds, & ils savent bientôt, dans les Païs froids, s'approprier

prier celles des Bêtes qu'ils ont vaincues ; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins ; Leurs Enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les Meres les portent avec facilité ; avantage qui manque aux autres espèces, où la mere étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de regler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un Logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puis qu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pû supporter homme fait, un genre

genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

SEUL, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux, qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point: Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal: Au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la moleste & la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté, qui exclut en lui toute espèce de délicatesse; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême; La veüe,

l'ouïe

l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité: Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plupart des Peuples Sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Esperance découvrent, à la simple veüe des Vaisseaux en haute mer d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguissent leur goût à force de Piment, & boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau.

JE n'ai considéré jusqu'ici que l'Homme Physique; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Métaphysique & Moral.

C 4

JE

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingenieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la deranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les operations de la Bête, au-lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Regle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Bassin rempli des meilleures viandes, & un Chat

sur

sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dedaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer: C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre & la mort; parce que l'Esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore, quand la Nature se taît.

TOUT animal a des idées puis qu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, & l'homme ne diffère à cet égard de la Bête que du plus au moins: Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête; Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La Nature

C 5

com-

commande à tout animal, & la Bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister; & c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame: car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens & la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

MAIS, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté

de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, & son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est il sujet à devenir imbécile? N'est ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la Bête même? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive,

tive, & presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans la quelle il couleroit des jours tranquilles, & innocens; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même, & de la Nature. (\* 7.) Il seroit affreux d'être obligés de louer comme un être bien-faisant celui qui le premier suggera à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'usage de ces Ais qu'il applique sur les tempes de ses Enfans, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbecilité, & de leur bonheur originel.

L'HOMME Sauvage; livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de ce-

lui

lui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de l'élever en suite fort au-dessus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales: (\* 8.) appercevoir & sentir fera (\* 8.) son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre, feront les premières, & presque les seules operations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

QUOIQ'EN disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux Passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi: C'est par leur activité, que notre raison se perfectionne; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous désirons de jouir, & il n'est pas possible de

con-

concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leur progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature; & l'homme Sauvage, privé de toute sorte de lumières, n'éprouve que les Passions de cette dernière espèce; Ses desirs ne passent pas ses besoins Physiques;

(8\*) (\* 9.) Les seuls biens, qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle, & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur, & la faim; Je dis la douleur, & non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, & la connoissance de la mort, & de ses terreurs, est

une

une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

IL me seroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits, & de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Esprit se font précisément proportionnés aux besoins, que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujétis, & par conséquent aux passions, qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans, & s'étendant avec les débordemens du Nil; Je suivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, & s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, & les Rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les

Bords

Bords fertiles de l'Eurotas ; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord font plus industrieux que ceux du midi , parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être, comme si la Nature vouloit ainsi égaliser les choses, en donnant aux Esprits la fertilité qu'elle refuse à la Terre.

MAIS sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire , qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme Sauvage la tentation & les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main, & il est si loin du degré de connoissances, nécessaires pour désirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité. Le spectacle de la Nature lui devient  
indiffé.

indifférent , à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre , ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; & ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la Philosophie dont l'homme a besoin, pour savoir observer une fois ce qu'il a vû tous les jours. Son ame, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, & ses projets bornés comme ses vûes, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe : Il vend le matin son lit de Coton, & vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

D

PLUS

Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces, sans le secours de la communication, & sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel? Combien ne leur a-t-il pas falu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément? Combien de fois ne l'ont ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons nous de l'agriculture,

art

art qui demande tant de travail & de prévoyance; qui tient à d'autres arts, qui très évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée, & qui ne nous fert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui font le plus de notre goût? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié, que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'Espèce humaine dans cette manière de vivre; Supposons que sans forges, & sans Ateliers, les instrumens du Labourage fussent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu;

D 2

qu'ils

qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins, qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la Terre, semer les grains, & planter les Arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le Bled, & de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux mêmes; quel seroit après cela, l'homme assez insensé pour se tourmenter à la culture d'un Champ qui sera depouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra; & comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à

culti-

cultiver la Terre, tant qu'elle ne fera point partagée entre eux, c'est-à-dire, tant que l'état de Nature ne fera point anéanti?

QUAND nous voudrions supposer un homme Sauvage aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnemens très abstraits, des maximes de justice & de raison tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de son Createur: En un mot, quand nous lui supposerions dans l'Esprit autant d'intelligence, & de lumières qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de pesanteur & de stupidité, quelle utilité retireroit l'Espèce de toute cette Métaphisique, qui ne pourroit se

D 3

com-

communiquer & qui periroit avec l'individu qui l'auroit inventée? Quel progrès pourroit faire le Genre humain épars dans les Bois parmi les Animaux? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner, & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, & sans se parler?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; Combien la Grammaire exerce, & facilite les operations de l'Esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au tems infini qu'a dû coûter la première invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût falu  
de

de milliers de Siècles, pour développer successivement dans l'Esprit humain les Opérations, dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans

le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les Hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des Peres, des Meres, & des Enfans: mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'État de Nature, y transportent les idées prises dans la Société, voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation, & ces membres gardant entre eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous,

où

où tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni Maison, ni Cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hazard, & souvent pour une seule nuit; les mâles, & les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, & le desir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire: Ils se quittoient avec la même facilité; (\* 10) La me- (\* 10.) re allaitoit d'abord ses Enfans pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la Mere elle même; Et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vûe,

D 5

ils

ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, & que la langue qu'il employe doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante, & vagabonde qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra se servir pour lui demander telle, ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment.

SUP-

SUPPOSONS cette première difficulté vaincue: Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de Nature & le besoin des Langues; & cherchons, en les supposant nécessaires, (\* b.) (\* b.) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de favoir penser pour trouver l'art de la parole; & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à sçavoir quels ont pû être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix,

voix, de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet Art de communiquer ses pensées, & d'établir un commerce entre les Esprits: Art sublime qui est déjà si loin de son Origine, mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assez hardi, pour assurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems amène nécessairement feroient suspendues en sa faveur, que les Préjugés fortiroient des Academies ou se tairoient devant Elles, & qu'Elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des Siècles entiers sans interruption.

LE premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut  
per-

persuader des hommes assemblés, est le cri de la Nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencèrent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des signes plus nombreux & un langage plus étendu: Ils multiplièrent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur Nature, sont plus expressifs, & dont le sens depend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobili-  
les

les par des gestes, & ceux qui frappent l'ouye, par des sons imitatifs: mais comme le geste n'indique guères que les objets présents, ou faciles à décrire, & les actions visibles; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, & d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut

dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole.

ON doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leur Esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on employe dans les Langues déjà formées, & qu'ignorant la Division du Discours en ses parties constitutives, ils donnèrent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entière. Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce

parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des Opérations pénibles, & peu naturelles.

CHAQUE objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, & aux Espèces, que ces premiers Instituteurs n'étoient pas en état de distinguer; & tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B: de sorte que plus les connoissances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement: car pour ranger les êtres sous des dénominations communes, & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences; il falloit des observations, & des défini-

tions,

tions, c'est-à-dire, de l'Histoire Naturelle & de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'AILLEURS, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Esprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne fauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un Singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archetype à ces deux individus? Non sans doute; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, & ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va

E

rece-

recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voyent de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée: Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc

donc parler pour avoir des idées générales; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencèrent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les genres & les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces & de genres faute d'avoir considéré les Etres par toutes leurs différences. Pour pousser les di-

visions assez loin, il eut fallu plus d'expérience & de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect! Quant aux Classes primitives & aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore: Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long tems ont bien de la peine à les entendre eux mêmes, & que les

idées

idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modèle dans la Nature?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je supplie mes Juges de suspendre ici leur Lecture; pour considérer, sur l'invention des seuls substantifs Physiques, c'est-à-dire, sur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reste à faire, pour exprimer toutes les pensées des hommes, pour prendre une forme constante, pouvoir être parlée en public, & influer sur la Société: Je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoissances pour trouver les nombres, (\* II.) les mots abstraits, les Aoris, (\* II.) les, & tous les tems des Verbes, les particules, la Syntaxe, lier les Propositions, les raisonnemens, & former toute la Logique

E 3

du

du Discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues ayent pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile Problème, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la Société.

QUOIQ'IL en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, & combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'ima-

d'imaginer pourquoi dans cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme qu'un finge ou un Loup de son semblable, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entre eux des conditions, Je sçai qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siècles, avoir le désir, & l'occasion d'en sortir, ce seroit un Procès à faire à la Nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué; Mais, si j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du Corps ou de l'ame: Or je vou-

drois bien qu'on m'expliquât quel peut-être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent? Nous ne voyons presque autour de nous que des Gens qui se plaignent de leur existence; plusieurs mêmes qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des Loix divine & humaine suffit à peine pour arrêter ce desordre: Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumieres, tourmenté par des Passions,

&amp;

& raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une Providence très sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le tems, ni tardives, & inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de Nature, il n'a dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

IL paroît d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peu-

E 5

vent

vent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la Nature: Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement, que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous défier de nos Préjugés, jusqu'à ce que, la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes, ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire, ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre,

dans

dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'ALLONS pas surtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant, qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s' imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vû le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel: mais les conséquences qu'il tire

tire de la fiente, montrent qu'il la prend dans un sens, qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de Nature étant celui où le soin de nôtre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conséquent le plus propre à la Paix, & le plus convenable au Genre-humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme Sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la Société, & qui ont rendu les Loix nécessaires. Le méchant, dit-il, est un Enfant robuste; Il reste à savoir si l'Homme Sauvage est un Enfant robuste; Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit

étoit aussi dépendant des autres que quand il est foible, il n'y a sorte d'excès auxquels il ne se portât, qu'il ne battît sa Mère lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il nétranglât un de ses jeunes frères, lorsqu'il en feroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en feroit heurté ou troublé; mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de Nature qu'être robuste & dépendant; L'Homme est foible quand il est dépendant, & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vû que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas mé-

méchans précisément, parce qu'ils ne sçavent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumières, ni le frein de la Loi, mais le calme des passions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignorantia, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet a-

(\* 12.) mour, (\* 12.) tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le De-

trac-

tracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la Pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles, & sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, & si Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelquesfois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des Mères pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son Espèce: Il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; Et les tristes mugissemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'im-

pres-

pression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un être compatissant & sensible, fortir dans l'exemple qu'il en donne, de son stile froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce, arrachant un Enfant du sein de sa Mère, brisant sous sa dent meurtrière les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette veüe, de ne pouvoir porter aucun secours à la Mère évanouie, ni à l'Enfant expirant?

TEL

TEL est le pur mouvement de la Nature, antérieur à toute réflexion: telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggraveroit encore les tourmens de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison: mais il n'a pas vû que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la Clemence, l'Humanité, sinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général?

F

La

La Bienveillance & l'amitié même font, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier: car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux? Quand il seroit vrai que la commiseration ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur & vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commiseration sera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant: Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de Nature que dans l'état de raisonnement. C'est la

raison

raison qui engendre l'amour propre, & c'est la réflexion qui le fortifie; C'est elle qui replie l'homme sur lui même; c'est elle qui le separe de tout ce qui le gêne & l'afflige: C'est la Philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant, peris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquile du Philosophe, & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenestre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui se revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdi-

ment au premier sentiment de l'Humanité. Dans les Emeutes, dans les querelles des Riées, la Populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne: C'est la canaille, ce sont les femmes des Halles, qui séparent les combattants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle, qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir: c'est elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs, & de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix: C'est elle qui détournera tout Sauvage robus-

te d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs: C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée; *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente. *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est en un mot, dans ce sentiment Naturel, plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, & aux Esprits de sa trempe, d'acquiescer de la vertu par raison, il y a long-

temps que le Genre-humain ne feroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, & un frein si salutaire, les hommes plutôt farouches que méchans, & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pourroient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : Comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient essuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne songeoient

geoient pas même à la vengeance si ce n'est peut-être machinalement & sur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la Pâturage : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reste à parler.

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, & qui dans ses fureurs semble propre à détruire le Genre-humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrenée & brutale, sans pudeur, sans retenue, & se disputant chaque jour leurs

amours au prix de leur sang ?

IL faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes, plus les Loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres, & les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous, montrent assez l'insuffisance des Loix à cet égard, il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les Loix mêmes ; car alors, quand elles seroient capables de les réprimer, ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

COMMENÇONS par distinguer le moral du Physique dans le sentiment de l'amour. Le Physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; Le moral est ce qui détermine ce désir & le fixe sur un seul ob-

jet

jet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice ; né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui : Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration, & d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'ap-

F 5

plica-

plication de ces idées; il écoute uniquement le temperament qu'il a reçu de la Nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir, & toute femme est bonne pour lui.

BORNÉS au seul Physique de l'amour, & assés heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du temperament & par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages; chacun attend paisiblement l'impulsion de la Nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur, & le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

C'EST

C'EST donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes, & il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entrégorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les Peuples existans, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de Nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, & les moins sujets à la jalousie, quoique vivant sous un Climat brulant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs espèces d'animaux, des

com-

combats des Mâles qui enfanglantent en tout temps nos basses cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les espèces où la Nature a manifestement établi dans la puissance relative des Séxes d'autres rapports que parmi nous : Ainsi les combats des Cocqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine. Dans les espèces, où la Proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles eu égard au nombre des Mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la première cause ; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard com-

me

me si le nombre des femelles étoit moindre des cinq fixièmes : Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que même parmi les Sauvages les femelles aient, comme celles des autres espèces, des tems de chaleur & d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre, & de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de Nature ; & quand même

me

mé on pourroit tirer cette conclusion, comme ces diffentions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne feroient pas plus funestes à la nôtre, & il est très apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amants & la vengeance des Epoux causent chaque jour des Duels, des Meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères, & où les Loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens.

CONCLUONS qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, & sans liaisons, sans nul besoin de  
ses

ses semblables, comme sans nul délir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, & se suffisant à lui même, n'avoit que les sentimens & les lumières propres à cet état, qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même ses Enfans. L'art périssoit avec l'inventeur; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations se multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les Siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce étoit déjà  
vieil-

vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

SI je me suis étendu si longtems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjuges invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de Nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

EN EFFET, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force où la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la  
manière

manière dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, & non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, & ceux qui ne le font pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture; car qu'un Géant, & un Nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'édu-  
cations & de genres de vie qui règne dans les differens ordres de l'état civil, avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même manière, & font exactement les mêmes choses, on compren-  
dra

dra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de société, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

Mais quand la Nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune sorte de relation entre eux? Là où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté? Que fera l'esprit à des gens qui ne parlent point, & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domi-

neront

neront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices: voilà précisément ce que j'observe parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes Sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude, & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'ancre qui lui servoit d'azile; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs? Se trouve-t-il un homme d'une force assés supérieure à la mienne, &, de

plus,

plus, assés dépravé, assés paresseux, & assés féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de veüe un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue: c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relache-t-elle un moment? Un bruit imprevu lui fait il détourner la tête? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

SANS prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitu-

de

de n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes & des besoins reciproques qui les unissent, il est impossible d'affervir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre; situation qui n'existant pas dans l'état de Nature, y laisse chacun libre du joug & rend vaine la Loi du plus fort.

APRÈS avoir prouvé que l'Inégalité est à peine sensible dans l'état de Nature, & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine, & ses progrès dans les développemens successifs de l'Esprit humain. Après avoir montré, que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puissance ne pouvoient jamais se développer d'elles mêmes, qu'elles avoient besoin pour

G 3

cela

cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fut demeuré éternellement dans sa condition primitive; il me reste à considérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'AVOUE que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les con-

sequen-

sequences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

CECI me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens; sur la puissance surprenante des causes très-légères lorsqu'elles agissent sans relâche; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothèses, si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires, in-

G 4

connus

connus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient; c'est à la Philosophie à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier; Enfin sur ce qu'en matière d'évenemens la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges: il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.



## SECONDE PARTIE.

LE premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères & d'horreurs n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la Terre n'est à personne: Mais il y a grande apparence, qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont

n'ont pû naître que fucceffivement, ne fe forma pas tout d'un coup dans l'efprit humain: Il falut faire bien des progrès, acquérir bien de l'induftrie & des lumières, les transmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de Nature. Reprenons donc les chofes de plus haut & tâchons de raffembler fous un feul point de vue cette lente fucceffion d'évenemens & de connoiffances, dans leur ordre le plus naturel.

LE premier fentiment de l'homme fut celui de fon exiftence, fon premier foin celui de fa confervation. Les productions de la Terre lui furniffoient tous les fecours néceffaires, l'infinct le porta à en faire ufage. La faim, d'autres appetits lui faifant éprouver tour à tour diverfes manières d'exifter,

ifter, il y en eut une qui l'invita à perpétuer fon efpèce; & ce penchant aveugle, dépourvû de tout fentiment du cœur, ne produifoit qu'un acte purement animal. Le befoin fatisfait, les deux fexes ne fe reconnoiffoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à la Mère fitôt qu'il pouvoit fe paffer d'elle.

TELLE fut la condition de l'homme naiffant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures fenfations, & profitant à peine des dons que lui offroit la Nature, loin de fonger à lui rien arracher; mais il fe préfenta bientôt des difficultés, il falut apprendre à les vaincre: la hauteur des Arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à fa

à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il falut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles qui font les branches d'arbres, & les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la Nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A MESURE que le Genre-humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des Climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hyvers longs & rudes, des Etés brulans qui consument tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer, & des  
Rivie-

Rivieres ils inventèrent la ligne, & le hameçon; & devinrent pêcheurs & Ichtyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs & des flèches, & devinrent Chasseurs & Guerriers; Dans les Pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées; Le tonnerre, un Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver: Ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

CETTE application réitérée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible,  
de

de vite, de lent, de peureux, de hardi, & d'autres idées pareilles, comparées au besoin, & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque forte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

LES nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement, augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le change en mille manières, & quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vitesse à la course; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns, & le fleau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit

duisit le premier mouvement d'orgueil; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espèce, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

QUOIQUE ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût gueres plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le temps put lui faire appercevoir entre eux, sa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas, & voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur manière de penser & de sentir étoit entierement conforme à la sienne, & cette importante vérité bien établie dans

dans son esprit, lui fit suivre par un pressentiment aussi sûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que pour son avantage & sa sûreté il lui convint de garder avec eux.

INSTRUIT par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque forte d'affociation libre qui n'obligeoit personne, & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit

à force

à force ouverte s'il croyoit le pouvoir; soit par adresse & subtilité s'il se sentoit le plus foible.

VOILA comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagements mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit il de prendre un Cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidèlement son poste; mais si un lièvre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proie il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses Compagnons.

IL est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des Corneilles ou des Singes, qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant longtems la Langue universelle, à quoi joignant dans chaque Contrée quelques sons articulés, & conventionels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses Nations Sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de Siècles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des com-

mence-

mencemens; car plus les événemens étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des Cavernes, on trouva quelques fortes de haches de pierres dures, & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boüe. Ce fut-là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une forte de propriété; d'où peut-être n'acquirent déjà bien des querelles & des Combats. Cependant

comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouvèrent plus court & plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger: & quant à ceux qui avoient déjà des Cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très vif avec la famille qui l'occupoit.

LES premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les Femmes, les Peres & les Enfans; l'habitude de vivre ensemble fit naître  
les

les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour Paternel. Chaque famille devint une petite Société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux Séxes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires & s'accoutumèrent à garder la Cabane & les Enfans, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux Séxes commencèrent aussi par une vie un peu plus molle à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur: mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

DANS ce nouvel état, avec une vie simple & solitaire, des besoins très bornés, & les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes jouïssant d'un fort grand loisir l'emploierent à se procurer plusieurs fortes de commodités inconnues à leurs Peres; & ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, & la premiere source de maux qu'ils préparèrent à leurs Descendans; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amolir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce, & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

ON

ON entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionne insensiblement dans le sein de chaque famille, & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage, & en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnèrent d'eaux ou de précipices des Cantons habités; Des revolutions du Globe détachèrent & coupèrent en Iles des portions du Continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un Idiome commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la Terre ferme. Ainsi il est très possible qu'après leurs premiers essais de Navigation, des Insulaires ayent porté

H 4

parmi

parmi nous l'usage de la parole; & il est au moins très vraisemblable que la Société & les langues ont pris naissance dans les Iles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le Continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les Bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une Nation particulière, unie de mœurs & de caractères, non par des Réglemens & des Loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du Climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de différens sexes habitent des Cabanes voisines, le commerce

passager

passager que demande la Nature en amène bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer différens objets, & à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'insinue dans l'ame, & par la moindre opposition devient une fureur impétueuse: la jalousie s'éveille avec l'amour; la Discorde triomphe, & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A MESURE que les idées & les sentimens se succèdent, que l'esprit & le cœur s'exercent, le Genre-humain continue à s'appriivoiser, les liaisons s'étendent & les liens se

resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les Cabanes ou autour d'un grand Arbre: le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même, & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dançoit le mieux; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, & ce fut là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même tems: de ces premières préférences nâquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie; & la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

SI-

SITÔT que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là fortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages, & delà tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plûpart des Peuples Sauvages qui

nous

nous font connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces Peuples étoient déjà loin du premier état de Nature, que plusieurs se font hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel & qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque placé par la Nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumières funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié Naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Car, selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété.*

MAIS

MAIS il faut remarquer que la Société commencée & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les Actions humaines, & chacun avant les Loix étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de Nature n'étoit plus celle qui convenoit à la Société naissante; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des Loix. Ainsi quoique les hommes fussent devenus moins endurans, & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque alté-

ra-

ration, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de nôtre amour propre, dut être l'époque la plus heureuse, & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, (\* 13.) & qu'il n'en a du sortir que par quelque funeste hazard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le Genre-humain étoit fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du Monde, & que tous les progrès ulterieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'espèce.

TANT

TANT que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques Canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique; En un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécutent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur Nature, & continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce independant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un

d'un autre ; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux , l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, Le travail devint nécessaire & les vastes forêts se changèrent en des Campagnes riantes qu'il falut arroser de la sueur des hommes , & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misère germer & croître avec les moissons.

LA Métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poëte, c'est l'or & l'argent, mais pour le Philosophe ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le Genre-humain; aussi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels; les autres Peuples semblent même

me être restés Barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces Arts sans l'autre; & l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment, & mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il est très difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux mêmes de tirer la matière de la mine & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de sçavoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel que les mines ne se forment que

1

dans

dans des lieux arides, & denüés d'arbres & de plantes, de sorte qu'on diroit que la Nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque Volcan qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux Observateurs l'idée d'imiter cette opération de la Nature; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible & envifager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer; ce qui ne convient guères qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

QUANT à l'agriculture, le principe en fut connu longtems avant que la pratique en fût établie, & il n'est guères possible que les hommes sans cesse occupés à tirer leur subsistan-

sistance des arbres & des plantes n'eussent assés promptement l'idée des voyes, que la Nature employe pour la génération des Végétaux; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres qui avec la chasse & la pêche fournissoient à leur nourriture, n'avoient pas besoin de leurs soins, soit faute de connoître l'usage du bled, soit faute d'instrumens pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs Cabanes, longtems avant de savoir préparer le bled,

& d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand, sans compter que, pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme Sauvage qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'INVENTION des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le Genre-humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la  
con-

consommer; & comme il falut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le Labourage & l'agriculture, & de l'autre l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

DE la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; & de la propriété une fois reconnue les premières règles de justice: car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus les hommes commençant à porter leurs veües dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est im-  
I 3 possible

possible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main-d'œuvre; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui donnant droit au Cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fond, au moins jusqu'à la recolte, & ainsi d'année en année, ce qui faisant une possession continüe, se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cères l'épithète de législatrice, & à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories; ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle sorte de droit. C'est-à-dire le droit de propriété différent de celui qui résulte de la Loi naturelle.

LES

LES choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talens eussent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer, & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue; le plus fort faisoit plus d'ouvrage; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abréger le travail; Le Laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled, & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison & que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets,

I 4

&amp;

& commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

LES choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des Richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci, & que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup d'œil sur le Genre-humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

VOILÀ donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour propre intéressé, la raison rendue active, & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection, dont il est susceptible. Voilà tou-

tes

tes les qualités naturelles mises en action, le rang & le sort de chaque homme établi, non seulement sur la quantité des biens & le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talens, & ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération, il falut bientôt les avoir ou les affecter; Il falut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux choses tout à fait différentes, & de cette distinction sortirent le faste important, la ruse trompeuse, & tous les vices qui en font le cortège. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujéti, pour ainsi dire, à toute la Nature, & surtout à ses semblables dont il

I 5

devient

devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître; riche, il a besoin de leurs services; pauvre, il a besoin de leur secours, & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien: ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, impérieux & dur avec les autres, & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie

si

si secrète d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance; en un mot, concurrence & rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêt, & toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui; Tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

AVANT qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses, elles ne pouvoient guères consister qu'en terres & en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrus en nombre & en étendue au point de couvrir le sol entier & de se toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, & les fortunés que la foiblesse

blesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches, & de là commencèrent à naître, selon les divers caractères des uns & des autres, la domination & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres, & se servant de leurs anciens Esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguier & asservir leurs voisins; semblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'EST

C'EST ainsi que les plus puissans ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre: c'est ainsi que les usurpations des riches, les Brigandages des Pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux, & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (\* c.) La (\* c.) Société naissante fit place au plus horrible état de guerre: Le Genre-humain avili & désolé ne pouvant plus retourner sur ses pas ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit

avoit faites & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

*Attonitus novitate mali, divæque miserque,  
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.*

IL n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches surtout furent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens, particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assez qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif,

&

& que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même, que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guères fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire: c'est moi qui ai bâti ce mur; j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre; & en vertu de quoi prétendez vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé? Ignorés vous qu'une multitude de vos frères périt, ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop, & qu'il vous falloit un consentement exprès & unanime du Genre-humain pour vous approprier sur la subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la votre? Destitué de raisons valables

lables

lables pour se justifier, & de forces suffisantes pour se défendre; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits; seul contre tous, & ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espérance commune du pillage, le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain; ce fut d'employer en sa faveur les forces même de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire.

DANS cette veüe, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit

armoït tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. „Unissons nous”, leur dit-il, „pour garantir de l'oppression „les foibles, contenir les ambitieux, & as-  
 „sûrer à chacun la possession de ce qui lui „appartient: Instituons des réglemens de  
 „Justice & de paix auxquels tous soient o-  
 „bligés de se conformer, qui ne fassent ac-  
 „ception de personne, & qui réparent en  
 „quelque sorte les caprices de la fortune en  
 „soumettant également le puissant & le foi-  
 „ble à des devoirs mutuels. En un mot,  
 „au lieu de tourner nos forces contre nous  
 „mêmes, rassemblons les en un pouvoir su-  
 „prême

„ prême qui nous gouverne selon de sages  
 „ Loix, qui protège & défende tous les  
 „ membres de l'association, repoussé les en-  
 „ nemis communs, & nous maintienne dans  
 „ une concorde éternelle.

IL en falut beaucoup moins que l'équiva-  
 lent de ce Discours pour entraîner des hom-  
 mes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs  
 avoient trop d'affaires à démêler entre eux  
 pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop  
 d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-  
 tems se passer de Maîtres. Tous coururent  
 au devant de leurs fers croyant assurer leur  
 liberté; car avec assés de raison pour sentir  
 les avantages d'un établissement politique, ils  
 n'avoient pas assés d'expérience pour en pre-  
 voir les dangers; les plus capables de pres-  
 sentir les abus étoient précisément ceux qui  
 comp-

comptoient d'en profiter, & les sages même  
 virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une  
 partie de leur liberté à la conservation de  
 l'autre, comme un blessé se fait couper le  
 bras pour sauver le reste du Corps.

TELLE fut, ou dut être l'origine de la  
 Société & des Loix, qui donnèrent de nou-  
 velles entraves au foible & de nouvelle for-  
 ces au riche, (\* 14.) détruisirent sans retour (\* 14.)  
 la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la  
 Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une  
 adroite usurpation firent un droit irrévoca-  
 ble, & pour le profit de quelques ambitieux  
 assujétirent désormais tout le Genre-humain  
 au travail, à la servitude & à la misère. On  
 voit aisément comment l'établissement d'une  
 seule Société rendit indispensable celui de  
 toutes les autres, & comment, pour faire

tête à des forces unies, il falut s'unir à son tour. Les Sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement couvrirent bientôt toute la surface de la terre, & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des Citoyens, la Loy de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses Sociétés, où, sous le nom de Droit des gens, elle fut temperée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible & suppléer à la commiseration naturelle, qui, perdant de Société à Société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes

Ames

Ames Cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les Peuples, & qui, à l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le Genre-humain dans leur bienveillance.

LES Corps Politiques restant ainsi entre eux dans l'Etat de Nature se ressentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, & cet Etat devint encore plus funeste entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De là sortirent les Guerres Nationales, les Batailles, les meurtres, les représailles qui font fremir la Nature & choquent la raison, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens appri-

K 3

rent

rent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers sans savoir pourquoi ; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville , qu'il ne s'en étoit commis dans l'Etat de Nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du Genre-humain en différentes Sociétés. Revenons à leur institution.

JE fais que plusieurs ont donné d'autres origines aux Sociétés Politiques , comme les conquêtes du plus puissant ou l'union des foibles ; & le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus

natu-

naturelle par les raisons suivantes. 1. Que dans le premier cas , le Droit de conquête n'étant point un Droit n'en a pu fonder aucun autre , le Conquérant & les Peuples conquis restant toujours entre eux dans l'état de Guerre , à moins que la Nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son Vainqueur pour son Chef. Jusques-là , quelques capitulations qu'on ait faites , comme elles n'ont été fondées que sur la violence , & que par conséquent elles sont nulles par le fait même , il ne peut y avoir dans cette hypothèse ni véritable Société , ni Corps Politique , ni d'autre Loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* sont équivoques dans le second cas ; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du Droit de propriété ou de premier occupant,

K 4

&

& celui des Gouvernemens politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parcequ'en effet un homme n'avoit point avant les Loix d'autre moyen d'affujeter ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien.

3. Que les Pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs Biens, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal, qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

LE

LE Gouvernement naissant n'eût point une forme constante & régulière. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens, & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'Etat Politique, demeura toujours imparfait, parcequ'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le tems en découvrant les défauts, & suggérant des remèdes, ne put jamais réparer les vices de la Constitution; On racommodoit sans cesse, au lieu qu'il eut fallu commencer par n'étoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Licurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon Edifice. La Société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales

K 5

nérales

nérales que tous les particuliers s'engageoient à observer, & dont la Communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infraçteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le Public seul devoit être le témoin & le juge; il fallut que la Loi fût éludée de mille manières; il fallut que les inconveniens & les désordres se multipliaffent continuellement, pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du Peuple: car de dire que les Chefs furent choisis, avant que la confédération fût faite, & que les Ministres des Loix existèrent avant les

Loix

Loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

IL ne feroit pas plus raisonnable de croire que les Peuples se sont d'abord jettés entre les bras d'un Maître absolu, sans conditions & sans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les élémens constitutifs de leur être? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre

les

les mains d'un Chef des feules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours ? Quel équivalent eût il pû leur offrir pour la concession d'un si beau Droit ; & , s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre, n'eût il pas aussitôt reçu la réponse de l'Apologue ; Que nous fera de plus l'ennemi ? Il est donc incontestable, & c'est la maxime fondamentale de tout le Droit Politique, que les Peuples se sont donné des Chefs pour défendre leur liberté & non pour les asservir. *Si nous avons un Prince*, disoit Plin à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un Maître.

LES politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'Etat de Nature ; par les choses qu'ils voyent ils jugent des choses très diffé-

rentes

rentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la fermeté par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur, sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton País, disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis, mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

COMME un Courfier indompté hérissé ses crins, frappe la terre du pied & se débat impétueusement à la feule approche du mors, tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge & l'éperon, l'homme barbare ne  
 plie

plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, & il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des Peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les Peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je fais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers, *Et que miseriam servitutem pacem appellant*: mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance, & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu; quand je vois des Animaux nés libres & abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison;

prison; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriser les voluptés Européennes & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des Esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

QUANT à l'autorité Paternelle dont plusieurs ont fait dériver le Gouvernement absolu & toute la Société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du Despotisme que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande; que par la Loi de Nature le Pere n'est le maître de l'Enfant qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire, qu'au-delà de ce terme ils devien-

deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du Pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance; car la reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force: un individu ne fut reconnu pour le Pere de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui; Les biens du Pere, dont il est véritablement le Maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets ayent

quelque

quelque faveur semblable à attendre de leur Despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien; il fait justice quand il les dépouille; il fait grace quand il les laisse vivre.

EN continuant d'examiner ainsi les faits par le Droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la Tyrannie, & il seroit difficile de montrer la validité d'un contract qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce Systême odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des Sages &

L.

bons

bons Monarques, & surtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits & en particulier dans le passage suivant d'un Ecrit célèbre, publié en 1667. au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux Loix de son Etat, puis que la proposition contraire est une vérité du Droit des Gens que la flaterie a quelques fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le Sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses Sujets, que le Prince obéisse à la Loi, & que la Loi soit droite & toujours dirigée au bien public.* Je ne m'arrêterai point à rechercher si, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est

n'est pas dégrader sa Nature, se mettre au niveau des Bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'Auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un Maître féroce ou insensé, & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonoré son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel Droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes?

PUFENDORFF dit que tout de même

qu'on transfère son bien à autrui par des conventions & des Contrâcts, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement; car premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, & dont l'abus m'est indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, & je ne puis sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime: De plus, le Droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède: mais il n'en est pas de même des Dons essentiels de la Nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on

ait

ait Droit de se dépouiller: En s'ôtant l'une on dégrade son être; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce seroit offenser à la fois la Nature & la raison que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très grande pour les Enfants qui ne jouissent des biens du Pere que par transmission de son droit, au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, leurs Parens n'ont eu aucun Droit de les en dépouiller; de sorte que comme pour établir l'Esclavage, il a fallu faire violence à la Nature, il a fallu la changer pour perpetuer ce Droit; Et les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que

L 3

l'en-

l'enfant d'une Esclave naîtroit Esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

IL me paroît donc certain que non seulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le Pouvoir Arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les ramène enfin à la seule Loi du plus fort dont ils furent d'abord le remède, mais encore que quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa Nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux Droits de la Société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

SANS entrer aujourd'hui dans les recherches qui font encore à faire sur la Nature du Pacte fondamental de tout Gouvernement, je me borne en suivant l'opinion commune

à considérer ici l'établissement du Corps Politique comme un vrai Contract entre le Peuple & les Chefs qu'ils se choisit; Contract par lequel les deux Parties s'obligent à l'observation des Loix qui y sont stipulées & qui forment les liens de leur union. Le Peuple ayant, au sujet des relations Sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat sans exception, & l'une desquelles règle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la Constitution, sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les Loix & leurs Ministres,

& pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat, de son côté, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié que selon l'intention des Commettans, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

AVANT que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes le plus intéressés; car la Magistrature & ses Droits n'étant établis que sur les Loix fondamentales, aussitôt qu'elles seroient détruites, les

Ma-

Magistrats cesseroient d'être legitimes, le Peuple ne seroit plus tenu de leur obéir, & comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la Loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat, chacun rentreroit de Droit dans sa liberté Naturelle.

POUR peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons, & par la Nature du Contract on verroit qu'il ne sauroit être irrévocable: car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des Contractans, ni les forcer à remplir leurs engagements réciproques, les Parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le Droit de renoncer au Contract, sitôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou

K 5

qu'el-

qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le Droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du Contract, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité; à plus forte raison le Peuple, qui paye toutes les fautes des Chefs, devroit avoir le Droit de renoncer à la Dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité Souveraine

raîne un caractère sacré & inviolable qui ôtât aux Sujets le funeste Droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit allés pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler: mais suivons le fil de notre hypothèse.

LES diverses formes des Gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'Institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit? il fut seul élu Magistrat, & l'Etat devint Monarchique; si plusieurs à peu près égaux entre-eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une Aristocratie;

tie; Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'Etat de Nature, gardèrent en commun l'Administration suprême, & formèrent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux Loix, les autres obéirent bientôt à des Maîtres. Les Citoyens voulurent garder leur liberté, les Sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les Conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

DANS ces divers Gouvernemens, toutes les Magistratures furent d'abord Electives, &  
quand

quand la Richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un Ascendant Naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang froid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Spartes, le Sénat de Rome, & l'Etymologie même de notre mot *Seigneur* montrent combien autrefois la Vieillesse étoit respectée. Plus les Elections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigrèrent, les Guerres civiles s'allumèrent, enfin le sang des Citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'Anarchie des tems antérieurs. L'ambition des Principaux

poux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le Peuple déjà accoûtumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déjà hors d'Etat de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité ; & c'est ainsi que les Chefs devenus héréditaires s'accoutumèrent à regarder leur Magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux mêmes comme les propriétaires de l'Etat dont il n'étoient d'abord que les Officiers, à appeller leurs Concitoyens leurs Esclaves, à les compter comme du Betail au nombre des choses qui leur appartenoient, & à s'appeller eux mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons

verons que l'établissement de la Loi & du Droit de propriété fut son premier terme ; l'institution de la Magistrature le second ; que le troisième & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire ; en sorte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la première Epoque, celui de puissant & de foible par la seconde, & par la troisième celui de Maître & d'Esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le Gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès il faut moins considérer les motifs de l'établissement du Corps Politique, que la forme qu'il prend dans son exécution & les in-

con-

conveniëns qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales , font les mêmes qui en rendent l'abus inévitable ; & comme , excepté la seule Sparte , où la Loi veilloit principalement à l'éducation des Enfans , & où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajoûter des Loix , les Loix en général moins fortes que les passions contiennent les hommes sans les changer ; il seroit aisé de prouver que tout Gouvernement qui , sans se corrompre ni s'altérer , marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution , auroit été institué sans nécessité , & qu'un Pays où personne n'élueroit les Loix & n'abuseroit de la Magistrature , n'auroit besoin ni de Magistrats ni de Loix.

LES distinctions Politiques amènent nécessairement

fairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le Peuple & ses Chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manières selon les passions, les talens & les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en ceder quelque partie. D'ailleurs, les Citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition & regardant plus au-dessous qu'au dessus d'eux, la Domination leur devient plus chère que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander, & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient

M

droient

droient qu'être Libres; mais l'inégalité s'étend fans peine parmi des ames ambitieuses & lâches, toujours prêtes à courrir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presque indifféremment selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un tems où les yeux du Peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, fois Grand toi & toute ta race, aussitôt il paroïssoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux, & ses Descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cause étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails

tails, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les Particuliers (\* 15.) sitôt que (\* 15.) réunis en une même Société ils sont forcés de se comparer entre eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs espèces; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la Puissance & le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la Société, je prouverois que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué: Je ferois voir qu'entre ces quatre fortes d'inégalité, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à laquelle

quelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en fert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque Peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs, & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien rendant tous les hommes concurrents, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espèce en faisant courir la même lice à tant de Prétendants: Je montre-

rois

rois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos Sciences & nos erreurs, nos Conquérens & nos Philosophes, c'est-à-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faite des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misère, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le Peuple cessoit d'être misérable.

M 3

MAIS

MAIS ces détails feroient feuls la matière d'un ouvrage confidérable dans lequel on préféreroit les avantages & les inconveniens de tout Gouvernement, relativement aux Droits de l'Etat de Nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes fous lesquelles l'inégalité s'est montrée jufqu'à ce jour, & pourra fe montrer dans les Siècles felon la Nature de ces Gouvernemens, & les révolutions que le tems y aménera néceffairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une fuite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors; On verroit l'oppreffion s'accroître continuellement fans que les opprimés puffent jamais favoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur refteroit pour l'arrêter. On verroit les Droits des Citoyens &

les

les libertés Nationales s'éteindre peu à peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures féditieux. On verroit la politique reftreindre à une portion mercenaire du Peuple l'honneur de défendre la caufe commune: On verroit de là fortir la néceffité des impôts, le Cultivateur découragé quitter fon champ même durant la Paix & laiffer la charüe pour ceindre l'épée. On verroit naître les règles funeftes & bizarres du point-d'honneur: On verroit les défenseurs de la Patrie en devenir tôt ou tard les Ennemis, tenir fans cefse le poignard levé fur leurs concitoyens, & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppreffeur de leur Pays.

PECTORE *fi fratris gladium juguloque parentis  
Condere me jubeas, gravidæ que in viscera partu  
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.*

DE l'extrême inégalité des Conditions & des fortunes , de la diversité des passions & des talens , des arts inutiles , des arts pernicious , des Sciences frivoles fortiroient des foutes de préjugés , également contraires à la raison , au bonheur , & à la vertu ; on verroit fomenter par les Chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les désunissant ; tout ce qui peut donner à la Société un air de concorde apparente & y semer un germe de division réelle ; tout ce qui peut inspirer aux différens ordres une défiance & une haine mutuelle par l'opposition de leurs Droits & de leurs intérêts , & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'EST du sein de ce désordre & de ces révolutions que le Despotisme élevant par degrés sa tête hideuse & dévorant tout ce  
qu'il

qu'il auroit apperçu de bon & de fain dans toutes les parties de l'Etat , parviendroit enfin à fouler aux pieds les Loix & le Peuple , & à s'établir sur les ruines de la République. Les tems qui précéderaient ce dernier changement seroient des tems de troubles & de calamités : mais à la fin tout seroit englouti par le Monstre ; & les Peuples n'auroient plus de Chefs ni de Loix , mais seulement des Tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu ; car partout où régné le Despotisme , *cui ex honesto nulla est spes* , il ne souffre aucun autre maître ; sitôt qu'il parle , il n'y a ni probité ni devoir à consulter , & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux Esclaves.

C'EST ici le dernier terme de l'inégalité ,

& le point extrême qui ferme le Cercle & touche au point d'où nous sommes partis: C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne font rien, & que les Sujets n'ayant plus d'autre Loi que la volonté du Maître, ni le Maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent de rechef. C'est ici que tout se ramene à la seule Loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel Etat de Nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'Etat de Nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le Contract de Gouvernement est tellement dissous par le Despotisme, que le Despote n'est le Maître qu'aussi

qu'aussi longtems qu'il est le plus fort, & que fitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il dispoit la veille des vies & des biens de ses Sujets. La seule force le maintenoit, la seule force le renverse; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre Naturel; & quelque puisse être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui, mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

EN découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues qui de l'état Naturel ont dû mener l'homme à l'état Civil; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me

presse

preffe m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées; tout Lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale & de Politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le Genre-humain d'un âge n'étant pas le Genre-humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus: Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle, & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt. En un mot, il expliquera comment  
l'ame

l'ame & les passions humaines s'altérant insensiblement, changent pour ainsi dire de Nature; pourquoi nos besoins & nos plaisirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés, la Société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels & de passions factices qui font l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la Nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement: L'homme Sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & rester oisif, & l'ataraxie même du Stoïcien  
n'ap-

n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le Citoyen toujours actif suë, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection, & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel Spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareil-

le

le vie qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudroit que ces mots, *puissance & réputation*, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux & contents d'eux mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences: le Sauvage vit en lui-même; l'homme sociable toujours hors de lui ne fait vivre que dans l'opinion des autres, & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien &

le

le mal, avec de si beaux discours de morale; comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & jouié; honneur, amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes Sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'état originel de l'homme, & que c'est le seul esprit de la Société & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'AI

J'AI tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établissement & l'abus des Sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la Nature de l'homme par les seules lumières de la raison, & indépendamment des Dogmes sacrés qui donnent à l'autorité Souveraine la Sanction du Droit Divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité étant presque nulle dans l'Etat de Nature, tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'Esprit humain; & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des Loix. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au Droit Naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité Physique; distinc-

tion

N

tion

tion qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la forte d'inégalité qui regne parmi tous les Peuples policés; puisqu'il est manifestement contre la Loi de Nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.



NOTES.

## NOTES.

DEDICACE pag. x.

(\* 1.) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de Gouvernement qu'ils donneroient à l'Etat, Otanés opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une forte de Gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanés, comme on peut bien croire, ne fut point écouté, & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, ceda volontairement aux autres Concurrents son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & sa postérité, ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce Privilège, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanés, ne reconnoissant aucune forte de Loi & n'ayant de compte à rendre à

N 2                      personne